

Bernard ROUGIER

**Les fantômes
de
Golconde**

©Toute reproduction payante ou sur un site payant est interdite

Toute reproduction gratuite sur papier ou sur internet

doit comporter les mentions de bas de page

BERNARD ROUGIER

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman

*En souvenir de Blanche :
la « vraie » Ginette
Et de ma grand -tante Alexandrine
dont la bague jalonne cette histoire*

2014, Nice

En rangeant la maison de sa grand-mère Marguerite après sa mort, Clara et son compagnon Pierre-Henri, mettent à jour un passé familial riche en aventure avec une bague de diamant, le journal de sa trisaïeule Elisabeth qui a passé son adolescence à Pondichéry et « Hector » un vieux squelette ramené par le père d'Elisabeth médecin militaire en Inde avec Yersin et Paul Simond, découvreurs du microbe de la peste. L'enquête qu'ils vont poursuivre sur la côte avec l'aide de leur cousin Aldo, se dénouera sur la tombe de Marguerite où viendront la rejoindre les fantômes de Golconde.

En mémoire d'André Compan

Un prof d'histoire qui savait raconter le passé

Et de Francis Gag

Alias Tante Victorine, addict au café Malongo sur RMC

Tous mes remerciements à

Dominique Esribes

Jane Lanzi

Luce, Joelle, Anny

Sans oublier Hector

CASTING

Clara

Petite fille héritière de Marguerite -1969 Grenoble 44 ans

Pierre -Henri (P.H.)

Compagnon de Clara -1950 Grenoble 65 ans

Justin

Fils de Clara -1994 Grenoble 10 ans

Jeannette

Tante de Clara -1948 Grenoble 65 ans

Sophie

Mère de Clara -1947 Nice -1972

Charles

Père de Clara -1947 Nice -1972

Marguerite

Née Demengie Veuve de Freddy Mère de Charles

Grand-mère paternelle de Clara -1928 Nice -2014

Marie 1946 Veuve à 45 ans (1973)

Freddy

Officier français Père de Charles, Grand-père de Clara -1922-1973

Alexandrine Demengie

Née Leonelli Mère de Marguerite

Arrière-grand-mère Clara -1907 Nice -1971 Nice

Paul

Né Demengie Père de Marguerite

Arrière-grand-père de Clara -1907 Nice -1940 Nice

Elisabeth Demengie

Mère de Paul -1889 Inde -1953 Nice

Salim

Père de Paul - Golconde -1886 -1907 ?

Eugénie et Émile Demengie

Parents d'Elisabeth 1860 -1943 1860 -1932

Louise Gérard

Amie de Marguerite -1936 77 ans

Veuve à 37 ans capitaine Gérard -1930 -1973

Ginette

Employée de maison de Marguerite -1953 à Nice 61 ans

Le Colonel

Officier français -? -à Nice en 1983

Luigi

Attaché d'ambassade à Beyrouth -1934 en Italie 80 ans

Et Hector...

LE CLAN DES ITALIENS

Antoine Leonelli

Oncle d'Alexandrine -1900 Italie -1940

Matéo Leonelli

Fils d'Antoine -1924 -1990

Aldo Leonelli

Fils d'Antoine -1930 83 ans

Germain Léonelli

Fils d'Antoine -vers 1939 73 ans marié à Adalchise,

Marie et nicolas

Petits cousins d'Alexandrine nés vers 1950 63 ans

Bertrand

Frère de Nicolas -1963 50 ans

Stéphanie

Cousine de Clara -1969 45 ans

Jean-Marie

Mari de Stéphanie -1967 46 ans

Cécile

Cousine de Clara -1975 40 ans

François

Mari de Cécile -1973 39 ans

BERNARD ROUGIER

<http://gazetindenard.fr/>

Les Fantômes de Golconde : Roman



Photo : Lucien Tavares

chapitre 1

Dauphiné, fin mars 2014

Clara venait de persuader son fils Justin, âgé de 11 ans, de lâcher le nouvel opus d' Assassin's Creed sur sa console de jeux et d'aller se laver les dents avant de se coucher.

Elle fit ensuite de même avec son compagnon, Pierre-Henri, en lui demandant de bien vouloir abandonner le navet dont il se délectait sur Canal+.

C'est alors que le téléphone sonna. Le numéro de l'appelant était celui de sa grand-mère qui vivait à Nice.

Clara décrocha un peu étonnée, car, en général, c'était toujours elle qui appelait la vieille dame, âgée de 85 ans.

- Bonsoir Mamie, qu'est-ce qu'il t'arrive ? articula soigneusement la jeune femme, la-dite mamie étant un peu sourde.

- Allo Clara ? Ici c'est ta cousine Marie de Nice. Je suis chez Mamie Marguerite, avec mon mari Nicolas. Comme tous les lundis soir, on était allé la chercher pour dîner chez nous et elle ne répondait pas à la porte. Mais heureusement, j'avais la clef, poursuivit-elle avec un léger accent italien. Et elle est morte. Enfin, c'est le docteur qui l'a dit. Comme tu es sa seule petite fille, je t'ai appelée.

Clara digéra la nouvelle pendant quelques secondes en remontant machinalement sa mèche brune.

- Mon Dieu, que me dis-tu là ! Comme c'est triste. Quand je suis descendue à Noël, elle était en pleine forme.

- Même la semaine dernière : elle s'est régalée avec la socca et la pissaladière que j'avais préparée. Tu sais, je prends des oignons qui...

Marie était au naturel une fichue bavarde, ayant tendance à se disperser, lorsqu'elle était sous le coup d'une émotion. Clara l'interrompit sans ménagement :

- Appelle donc une de tes filles pour vous aider. Je vais me débrouiller pour descendre à Nice, dès demain matin.

- Bon, mais pour les pompes funèbres, tu préfères Roblot, ou Lamy-Trouvin ? Parce que chez nous, on a toujours pris Lamy-Trouvin, et c'est plus pratique parce que c'est près de la Mairie¹.

Clara leva les yeux au ciel.

- Fais comme tu crois, Marie, il faut téléphoner maintenant, il y a sûrement une permanence. Demande à Stéphanie ou à Cécile de trouver le numéro, ajouta-t-elle car, la débrouillardise n'était pas la principale qualité de la vieille cousine et elle savait que le cousin Nicolas n'y voyait plus beaucoup. Dis à ta fille Stéphanie que je l'appelle demain matin sur son téléphone mobile pour lui dire, quand et comment j'arrive. N'hésite pas à m'appeler si tu en as besoin. Bon, je raccroche, car il faut que je m'organise.

- Tchao, Clara, mon mari t'embrasse, à demain. Et elle raccrocha.

¹ authentique

- Que se passe-t-il ? demanda Pierre-Henri, inquiet de voir sa compagne bouleversée, les larmes aux yeux.

- C'est Mamie Marguerite qui vient de mourir, répondit-elle en retenant un sanglot. Il faut que j'aille à Nice pour m'occuper des obsèques.

P.H. (c'était le surnom de Pierre-Henri), avait passé la soixantaine. Professeur de philo maintenant à la retraite, veuf depuis plusieurs années, il vivait depuis 5 ans avec Clara, mais il ne connaissait que très peu la grand-mère de celle-ci.

Les parents de Clara étaient morts dans un accident de montagne, lorsqu'elle était enfant et elle avait été élevée par la sœur de sa mère, sa tante Jeannette, infirmière dans un bourg du Dauphiné, près de Grenoble. Elle venait d'avoir 44 ans. Divorcée une dizaine d'années plus tôt, elle avait donc un petit garçon prénommé Justin allant sur ses 12 ans. À l'issue de ce divorce, malgré leur différence d'âge, elle était tombée dans les bras de P.H. sans problème existentiel.

Clara et P.H étaient vaguement cousins par alliance, mais cette mamie Marguerite appartenait à la branche de la famille d'origine italienne, ayant émigrée à Nice au début du XXe siècle. Marguerite était veuve d'un officier français. Pendant son enfance et son adolescence, Clara passait une partie de ses vacances chez cette grand-mère niçoise. Devenue adulte, les liens s'étaient distendus, bien qu'elle descende encore dans le midi chaque année, pour l'anniversaire de la vieille dame et les fêtes de Noël que Justin passait avec son père.

Entendant des bruits de voix, son fils s'était relevé, étonné de voir sa mère pleurer, car celle-ci était naturellement vive et enjouée :

- Tu t'es fait mal maman ? dit-il d'un ton inquiet.
Elle entoura de ses bras les épaules de son fils
- Mais non, voyons ! Mamie Marguerite vient de mourir. Tu sais, elle était très âgée. Il va falloir que je descende à Nice pour son enterrement.

Justin ne se rappelait que très vaguement avoir connu son arrière-grand-mère. Il ne fut pas autrement ému par la nouvelle. Par contre, il vit immédiatement le prétexte pour manquer quelques jours d'école.

- On part quand ? demanda-t-il d'un air intéressé.
- Non, non pas question pour toi de venir, tu as une interro écrite après-demain, ce ne sont pas des vacances. On va demander à Angélique et André si tu peux rester avec eux quelques jours, parce que si tu vas chez tante Jeannette, tu vas la faire tourner en bourrique.

Justin qui était très copain avec Julie, la fille d'Angélique et adorait André, n'émit aucune protestation.

Clara jeta un coup d'œil à sa montre, et décida qu'il n'était pas trop tard pour appeler son amie. Celle-ci s'occupait d'un gîte rural. André était un ami de P.H. professeur de physique. Il vivait avec Angélique depuis le décès de l'ancienne propriétaire, dont elle était devenue la tutrice du bébé.²

Elle décrocha à nouveau son téléphone :

- Allo, Angélique ! salut, oui ça va... enfin non, ma grand-mère de Nice vient de mourir et nous devons nous absenter quelques jours pour les obsèques. Aurais-tu la gentillesse d'héberger Justin pendant ce temps, car je ne veux pas qu'il manque l'école.... Oui, merci, tu es gentille, je savais que je pouvais

² Voir des fleurs pour Clémentine,
Editions Publibook, du même auteur

compter sur toi...Tu sais, elle avait 85 ans et je la voyais assez peu ces dernières années, mais il reste des souvenirs. Le plus simple c'est que, je dépose Justin demain matin au car scolaire comme d'habitude et si tu pouvais le récupérer en même temps que Julie, je te laisserai ses affaires avant de partir. Tu es adorable, ça me tranquillise, bonne soirée, et, bisous à André.

- Si j'ai bien compris, tu souhaites que je t'accompagne ?

- Ça t'embête ?

- Non, au contraire, c'est un pan de ta vie et de ta famille que je ne connais pas. Tu pourras me montrer la plage où tu as perdu ta virginité !

- Je reconnais bien là ta délicatesse ! rétorqua Clara en souriant malgré elle. Tu feras connaissance de mon armada de cousines et particulièrement des filles de Marie et Nicolas, Stéphanie et Cécile. Elles ont à peu près le même âge que moi et elles n'avaient rien à m'envier côté dépravation sexuelle lorsque nous étions ados. Mais ne fantasme pas, je t'aurai à l'œil pendant le repas de famille inévitable qui suivra les obsèques.

P.H. préféra changer de sujet, en demandant :

- Il s'agissait donc des parents de ton père. Elle était comment ta grand-mère ?

- Elle était femme d'officier. Elle a vécu longtemps au Moyen-Orient. Au moment de la mort accidentelle de mes parents, en 1972, ils résidaient à Beyrouth au Liban où mon grand-père était en poste. Voilà pourquoi c'est tante Jeannette qui m'a accueillie. Mon grand-père est mort l'année suivante, au cours d'une mission. Mamie Marguerite est alors venue s'installer à Nice d'où elle était originaire et où résidaient déjà plusieurs membres de la famille qui

avaient émigré d'Italie. Elle habitait une maison sur les hauteurs de la ville. C'est à partir de ce moment et jusqu'à mon bac que j'ai passé régulièrement une partie de mes vacances chez elle car Jeannette n'avait que trois semaines de congé dans l'été. Ensuite, je me suis inscrite à la fac de Grenoble en mathématiques appliquées puis en informatique, et j'ai rencontré le futur père de Justin. Nous allions plutôt en vacances en Bretagne.

- La suite de l'histoire m'est connue, intervint P.H.
 - Tu peux rire, mais moi, j'étais fidèle et c'est lui qui m'a largué avec mon fils au profit de la pétasse...
 - Bah ! Tu t'es vite consolée avec un beau professeur de philo de ma connaissance.
 - Oui, tu avais encore de beaux restes à l'époque !
- répondit-elle avec de grands yeux innocents.
- Comment ça à l'époque ?

Clara préféra ne pas répondre, et s'étira en baillant.

- Toutes ces émotions m'ont crevée. Nous devrions aller nous coucher, car demain matin, il n'y aura pas trop de temps à perdre.

Le lendemain matin, un soleil printanier pointait à travers les dernières brumes de la nuit, dévoilant le plateau du Vercors que Stendhal, idole littéraire du Dauphiné, décrivait avec son emphase habituelle, comme le plus beau paysage au monde.

Comme d'habitude, Justin munit de son cartable, rejoignit ses copains à l'arrêt du bus qui les mènerait au collège du chef-lieu. Il était demi-pensionnaire ainsi que sa copine Julie.

Clara prépara une valise pour 3 ou 4 jours. Perplexe, elle hésitait entre un tailleur-pantalon noir, et une robe de la même couleur mettant sa ligne en valeur.

- Qu'en penses-tu ? demanda-t-elle à P.H. Je ne voudrais pas trop attirer l'attention des «Nissartes»³ et les mauvais regards des poissonnières de la place Saint-François.

- Sans compter les derniers fans d'Édith Piaf pour la robe ! répondit P.H. en train de garnir les gamelles des chats. Il baissa rapidement la tête pour éviter le jet d'une chaussure à talon.

- Bon ! j'appelle ma cousine Stéphanie.

Elle appuya sur une touche de son téléphone et activa le haut-parleur, pour que P.H. puisse suivre la conversation :

- Allo ! Stéphanie, Bonjour, c'est ta cousine !

- Oh vierge sainte ! C'est terrible, dit son interlocutrice en éclatant en sanglots. La pauvre Marguerite, ça a été si soudain.

Clara masqua le micro un instant et chuchota :

- Elle va nous jouer « la Mama » de Charles Aznavour ! Puis elle reprit la conversation.

- Oui, mais d'un autre côté, elle ne s'est pas vue mourir, et à 85 ans, c'est un bel âge.

Elle tira la langue à P.H. qui levait les yeux au ciel devant ces lieux communs.

- Nous arriverons en fin d'après-midi. Remercie bien tes parents pour hier soir. Vous avez pu vous débrouiller avec les pompes funèbres ?

- Nous avons appelé Lamy-Trouvin. Parce que chez nous c'est toujours chez Lamy-Trouvin que nous allons.

- Et c'est à côté de la mairie, rétorqua Clara, avec un début de fou rire nerveux.

- J'ai aussi téléphoné au curé de Gairaut parce que ça dépend de sa paroisse. L'enterrement aura lieu mercredi après le catéchisme. L'église est juste

³ Personnes originaires de Nice en patois local

à côté de chez elle et, le caveau de ton grand-père est au cimetière de Gairaut. Lamy-Trouvin voudrait te voir pour choisir le cercueil. Et puis il faut s'occuper des fleurs et de l'annonce dans Nice-Matin. Tu vas dormir chez nous ou chez la mamie ?

Clara commença à s'énerver devant la logorrhée de sa cousine qui n'avait rien à envier à sa mère Marie de ce côté-là.

- Stéphanie arrête un peu ton pastrouil !⁴ Donne-moi le numéro des pompes funèbres, par contre je te laisserais bien appeler Nice-Matin pour l'annonce. Je te fais confiance pour n'oublier personne dans le texte, et fais mettre la facture à mon nom. Je viens avec mon ami. On prendra une chambre à l'hôtel, pour ne pas vous déranger.

- Oui, à cette saison les hôtels ont de la place, et c'est plus confortable que chez moi, répondit la cousine d'un ton pincé. Ce sera enfin l'occasion de faire la connaissance de ton fameux Pierre-Henri.

- On fait comme ça, je t'appelle dès que nous serons arrivés. N'oublie pas Nice-Matin. Tchao, cousine.

Clara, après avoir raccroché, continua à l'adresse de P.H. :

- Celle-là, elle vieillit aussi mal que sa mère.

- Curieux, lorsque tu parles avec ta famille niçoise, tu retrouves des expressions du patois local, remarqua P.H. effondré de rire malgré les circonstances.

- Fais donc le tour de la maison pour fermer les volets, et met la valise dans la voiture. J'appelle « l'ami » Trouvin, je réserve un hôtel sur Internet, et je préviens mon patron.

⁴ mot niçois signifiant « bavardage confus »

Une fois la maison fermée, ils s'arrêtèrent au Relais

où Angélique venait de servir le petit déjeuner aux hôtes de son gîte. Clara déposa les affaires de Justin et remercia encore une fois son amie pour sa disponibilité.

- Tu veux rire, j'espère, après tout ce que nous avons vécu⁵. Je vous fais un café avant de partir. Je ne savais pas que tu avais encore une grand-mère vivante, je croyais que c'était la sœur de ta mère, ta tante Jeannette qui t'avait élevée.

À ces mots Clara sursauta :

- Sapristi ! En parlant de Jeannette, il faut la prévenir. Merci pour ton café, mais je crois qu'il faut que nous partions tout de suite, si nous devons nous arrêter chez elle.

Elle leva un regard interrogateur vers P.H.

- Qu'en penses-tu ?

P.H. que les cinq heures d'autoroute vers Nice, via la vallée du Rhône, n'emballaient guère avait décidé de laisser Clara se défouler en prenant les décisions pratiques.

- Au point où nous en sommes, c'est comme tu le sens, répondit-il avec un grand sourire forcé.

Après des adieux rapides, ils démarrèrent en direction de la maison de Jeannette, pendant que Clara appelait sa tante au téléphone.

- Tantine ! tu es encore là ? Bonjour, j'ai une triste nouvelle, Mamie Marguerite vient de mourir, il faut que nous allions là-bas. Prépare le café, on s'arrête chez toi avant de partir. Pas de problème avec Justin, il restera chez Angélique pour trois ou quatre jours.

⁵ Voir « Des fleurs pour Clémentine » Op.cit.

Bien que Jeannette adore son petit-neveu, elle avait des horaires de travail extérieurs compliqués en tant qu'infirmière. Elle ne contesta pas la décision. Elle vivait seule dans une maison à la lisière du chef-lieu et avait repris des habitudes de célibataire, depuis qu'elle n'avait plus la charge de sa nièce.

Lorsqu'ils arrivèrent chez elle, Clara et P.H. trouvèrent du café qui les attendait accompagné de tartines beurrées et d'un pot de confiture de fraises, cadeau d'une patiente reconnaissante à l'infirmière, de lui avoir piqué les fesses tous les matins pendant un mois.

- Ainsi, cette vieille Marguerite a fini par lâcher prise. Tu la connaissais ? demanda-t-elle à P.H.

- Pas vraiment, je l'ai aperçue quelquefois en passant. J'ai le souvenir d'une vieille dame, bien de sa personne.

- Oui, ce n'était pas une mauvaise femme. Elle avait épousé un officier français, qui a passé sa carrière outremer. Mais elle n'était pas du tout coincée.

Clara essuya une larme :

- Quand j'allais en vacances chez elle, elle semblait toujours un peu culpabiliser de ne pas m'avoir pris avec eux au décès de mes parents. Mon grand-père, mort quelques mois après, ce n'était pas simple. C'est pourquoi on m'a placé chez ma marâtre de tante, chez qui j'ai bien souffert, compléta-t-elle avec un clin d'œil démentant ses propos.

- C'est vrai que Jeannette a tout de Madame Fichini, dans les malheurs de Sophie, ironisa Pierre-Henri.

Emues, Clara et Jeannette tombèrent dans les bras l'une de l'autre. Puis l'infirmière reprit :

- Le mari de Marguerite que tout le monde appelait Freddy, était d'une famille militaire déjà bien implantée aux colonies, puisque son père qui était administrateur colonial, avait écrit dans les années 30, « un guide touristique du Soudan Français » comme s'appelait alors le Mali actuel.⁶

- C'est passionnant tout ça. Bien que Nice ne soit pas le Mali, nous avons de la route à faire.

Je t'aurais bien accompagné, mais il m'est difficile d'abandonner mes malades brutalement. De toute façon tu as Pierre-Henri avec toi. Embrasse tes cousines pour moi, conclut Jeannette en serrant à nouveau Clara contre elle.

Le couple remonta dans leur voiture, une Renault-Scénic d'un gris éternellement indémodable. P.H. laissa sa compagne s'installer au volant, car celle-ci avait mal au cœur comme passager et P.H. avait horreur de conduire. Après quelques kilomètres, ils entrèrent sur l'autoroute, en direction de Valence, qui les mènerait sur la Côte d'Azur.

- Finalement, tu n'as pas connu ton grand-père ? interrogea P.H.

- Non, je me souviens vaguement avoir assisté à ses obsèques. Mamie Marguerite était revenue à Nice. Elle avait demandé le rapatriement du corps de Freddy. C'était impressionnant, car comme il était mort en service commandé, il y avait un régiment qui lui rendait les honneurs, avec une salve de tirs, et il avait eu droit à une décoration militaire à titre

⁶ On peut voir un exemplaire de ce guide à la bibliothèque du musée des arts premiers Paris : 1936 préface de Ferdinand Rougier gouverneur du Soudan Français.

posthume remise par un représentant du Ministre de l'époque.

- Mais dis donc, tu hérites de la maison si je ne m'abuse ? Tu deviens un parti de plus en plus intéressant.

- Cette allusion sordide, alors que le corps de ma grand-mère est encore chaud, dénote une fois de plus de ton manque total de tact. Il n'empêche que cette villa est une vraie maison Niçoise du début du XXe siècle. Elle avait été achetée par mon ancêtre, le grand-père de Marguerite, au retour des Indes, où il était médecin militaire, à Pondichéry très précisément. Avant de prendre sa retraite à Nice, il avait fini sa carrière à Marseille, dans des circonstances mal élucidées, du domaine du tabou familial.

- Y aurait-il un cadavre dans le placard, grommela P.H.

- Je n'en sais rien. Ma grand-mère ne m'en parlait jamais. Clara perçu un très léger ronflement, et constata qu'elle parlait seule, car Pierre-Henry s'était endormi.

Pendant que l'autoroute défilait, la jeune femme laissa vagabonder ses souvenirs du jour où on lui avait annoncé la mort de ses parents. Ce week-end-là, c'était déjà sa tante Jeannette qui la gardait, pour permettre à son père et à sa mère de faire une marche en montagne dont ils étaient fanatiques. Elle revoyait les gendarmes, leurs képis à la main, annonçant la nouvelle à Jeannette, qui, éclatant en larmes, l'avait prise dans ses bras.

Dans les jours suivants, on lui expliqua que ses parents n'avaient pas soufferts, et qu'ils s'étaient endormis pour toujours dans la neige. Elle se souvenait de sa préoccupation enfantine de savoir

s'ils avaient bien mis leurs anoraks pour ne pas avoir froid.

Quelque temps plus tard, sa tante la conduisit sur leur tombe. C'était la première fois qu'elle pénétrait dans un cimetière, et la vue de la sépulture ne représentait pas grand-chose pour elle.

Essuyant à nouveau une larme furtive, elle réveilla P.H. avant de s'arrêter sur une aire de repos vers Aix-en-Provence, pour faire le plein. Ils avalèrent au passage un sandwich et un café.

Lorsqu'ils redémarrèrent, P.H. étant maintenant tout à fait réveillé, la conductrice continua d'évoquer le passé à haute voix cette fois.

- Comme je n'ai pas assisté aux obsèques de mes parents, je n'ai pas souvenir d'avoir vu mamie Marguerite et Freddy. Mon grand-père n'a fait qu'un bref aller-retour à cette triste occasion. Plus tard, ma grand-mère m'a raconté le choc terrible qu'avait été pour eux la mort brutale de mon père et de ma mère. Freddy était déjà d'un caractère sévère, il est devenu un homme taciturne. A peine un an après, la Jeep qui le transportait au cours d'une mission de reconnaissance dans une région en rébellion contre le gouvernement central sauta sur une mine. Mon grand-père et son aide de camps furent tués sur le coup. Ma grand-mère revint habiter à Nice où elle était née. Elle avait hérité de sa famille, la maison où elle vient de mourir. C'est après le décès de Freddy que je l'ai réellement connue. Marguerite était un peu plus jeune que lui. J'avais à peine quatre ans. Lorsque l'on m'a demandé de choisir entre aller habiter avec elle, ou rester avec Jeannette, la perspective de vivre avec cette femme que j'avais simplement aperçue le jour des obsèques, vêtue de noir, le visage dissimulé par la voilette d'un chapeau

de la même couleur, m'effraya. J'en fis des cauchemars pendant plusieurs nuits, et je suppliais Tantine de me garder auprès d'elle. Ce qui je crois soulagea tout le monde, vu les circonstances. C'est à partir de ce moment que j'ai passé une partie de mes vacances à Nice, où j'ai fait connaissance de tout le clan de mes cousins et cousines.

chapitre 2

Nice-Gairaut, fin mars 2014

Ils arrivèrent à destination en début d'après-midi.

Ils prirent possession de leur chambre à l'auberge de l'Aire Saint-Michel. Outre le fait qu'il était proche de chez la grand-mère à Gairaut au nord de Nice, c'était le seul hôtel de ce quartier remarquablement calme, chose suffisamment étonnante dans cette ville pour être notée. Clara appela sa cousine sur son mobile. Après les politesses d'usage, cette dernière enchaina :

-On est tous à la maison de Marguerite, vous pouvez nous y rejoindre. Il y a Aldo et Germain, les cousins de Marguerite, Adalchise la femme de Germain, mes deux filles Stéphanie et Cécile et leurs maris, Jean-Marie et François, sans oublier Ginette qui a préparé à manger pour tout le monde...

-Tiens, le cousin Georgio n'est pas encore arrivé du sud de l'Italie, souffla P.H. qui avait suivi sur le haut-parleur.

-On sera là dans un moment, conclut-elle en retenant un fou rire avant de raccrocher. Tu seras gentil de prendre ton mal en patience, car je sens qu'on est effectivement parti pour une veillée mortuaire à l'ancienne, continua-t-elle à l'adresse de P.H. Ca va me faire drôle de revoir Ginette. Elle a

été la femme de ménage de ma grand-mère depuis qu'elle était revenue à Nice.

- Il faut bien que quelqu'un se charge de prendre quelques photos, soliloqua Pierre-Henri. en vérifiant son appareil numérique.

Clara revêtit sa robe noire. Elle se contempla d'un air satisfait dans le miroir de la chambre. P.H. portait un costume discret avec une chemise et une cravate, accessoire qu'il réservait uniquement aux mariages et aux enterrements.

Ayant quitté l'hôtel, ils se dirigèrent par un chemin sinueux sur la colline. Ils longèrent un moment le canal de la Vésubie qui débouchait à la cascade de Gairaut, surmonté par une sorte de chalet en bois actuellement abandonné, rappelant la maison de Norman Bates dans Psychose. C'était un des rares coins de Nice qui avait gardé un vague caractère rural bien qu'une bonne partie des cultures d'oliviers, d'agrumes et de vignes, ait cédé la place au cours du vingtième siècle à de nombreuses villas, pour retraités et vacanciers aisés. La création du parc de l'aire Saint-Michel, vaste pinède protégée, avait contribué à la conservation de cet aspect semi-campagnard. Le passage de l'autoroute vers Menton au pied de cette colline finissait d'isoler le quartier du reste de l'agglomération ainsi que, peut-être sinon probablement, la présence de la propriété de la famille Médecin : depuis un Conseiller Général, prénommé Alexandre, au début du vingtième siècle, dont un monument commémore la mémoire au cimetière de Gairaut, en passant par son fils Jean, Maire de la cité pendant des lustres et qui avait donné son nom à l'ancienne avenue de la Victoire, principale artère traversant la ville du nord au sud, pour finir par Jacques qui lui avait succédé à ce

poste et termina son mandat en exil en Amérique du sud, à la suite d'accusations de quelques malversations immobilières sur la côte d'Azur.

Toutefois, la notoriété essentielle de « Jacou » tenait à l'immense retentissement local qu'avait eu la publication du recueil de recettes niçoises de « Tanta Mietta » qui trônait encore en ce début du vingt et unième siècle dans toutes les bonnes cuisines du comté.

La maison de campagne où venait de mourir Marguerite, elle aussi appartenait à la famille du père de Clara depuis plusieurs générations. Elle avait dû être bâtie avant la première guerre mondiale.

C'était ce qu'il est convenu d'appeler une « niçoise » : villa carrée, au toit à quatre pans, et aux façades colorées en jaune. Les fenêtres étaient protégées par des persiennes vertes, percées de « jalousies » qu'on pouvait plus ou moins fermer pour se protéger du soleil.

Clara prit une petite allée se terminant devant un portail métallique peint en vert où elle s'arrêta.

La maison de Marguerite isolée dans la pinède était entourée d'un jardinet aux essences méditerranéennes où prospéraient un figuier, un olivier, un citronnier, plusieurs sortes de cactus ainsi qu'un coin de potager où l'on apercevait quelques plants de tomates, et de courgettes. Orientée vers le sud, il y avait une vue magnifique sur la ville, la colline du château et la Baie des Anges, qui impressionna fortement P.H.

Une dame d'une soixantaine d'années vêtue de noire, les yeux rougis par les larmes, ouvrit la porte d'entrée et se précipita pour ouvrir le portail :

- Oh ma Clara ! c'est toi !

Les deux femmes tombèrent dans les bras l'une de l'autre, puis se tournèrent vers P.H.

- Ginette, voici mon ami Pierre-Henri, dont je t'ai parlé.

- Tu avais raison, il se tient pas mal pour son âge, mais il est un peu maigre.

P.H. eut l'impression qu'on parlait de lui comme du bétail sur un marché.

- Et tu n'as pas amené ton Justin ?

- Non, tu sais il y a l'école et j'ai préféré le confier à une amie, ce n'est pas des circonstances agréables pour un enfant.

- Pôvre ! tu en sais quelque chose. Tu devrais nous l'envoyer pendant les vacances. Ça ferait plaisir à Marguerite... Oh malheur ! Qu'est-ce que je raconte, moi... je perds la tête.

A ce moment une femme approximativement du même Age que Clara, pénétra dans l'entrée :

- Hello Clara ! Et voici le fameux Pierre-Henri je suppose, je suis Stéphanie ajouta-elle en détaillant celui-ci avec un œil scrutateur.

P.H. eut à nouveau l'impression d'être un bestiau à la foire. Ce que la cousine vit, dû lui plaire car elle se redressa légèrement pour faire bomber la poitrine et cambrer les fesses.

- J'espère que ce voyage précipité, ne vous a pas trop fatigué, dit-elle en tendant vers P.H. une main légèrement repliée, comme pour inviter au baisemain.

- Stéphanie tu n'as presque pas changé intervint Clara avec un sourire, légèrement teinté d'ironie. Un peu forci peut être !

- Comme nous toutes, ma pauvre ! Surtout ici, dit-elle, en posant les mains sur les hanches. La pasta et la pissaladière que veux-tu ? Mais il y a beaucoup

d'hommes qui aiment ça. J'espère que c'est votre cas, susurra-t-elle avec un regard enjôleur à destination de P.H.

Elle pivota sur elle-même sans laisser à ce dernier le temps de trouver une réponse appropriée et poursuivit :

- Suivez-moi tous les deux, toute la famille est réunie au chevet de Marguerite.

Elle ouvrit une porte et s'effaça pour les laisser pénétrer dans la chambre.

La pièce plongée dans la pénombre était bondée. Devant la fenêtre se trouvaient plusieurs hommes debout, l'air respectueux, en costumes sombres et cravates. Seul un vieux monsieur était assis dans un fauteuil roulant.

Deux femmes âgées sanglotaient à l'unisson, assises de part et d'autre du lit de la défunte, qu'elles masquaient partiellement. Derrière, une femme plus jeune manifestait sa compassion en posant une main sur l'épaule d'une des aînées, l'autre écrasant une larme discrète avec un mouchoir. On aurait dit un tableau de l'école réaliste du dix-neuvième siècle qui s'anima à l'entrée des nouveaux arrivants.

Les femmes s'écartèrent pour permettre à Clara de s'approcher. La grand-mère était étendue les doigts croisés sur la poitrine portant une robe bleu marine partiellement couverte par un drap blanc, dissimulant mal le matelas réfrigérant, contribution des pompes funèbres à la modernité.

Puis la scène se figea à nouveau pendant que le couple se recueillait devant la défunte. Au bout d'un temps qu'elle jugea convenable, Stéphanie s'approcha de sa cousine en lui touchant le bras et lui chuchota à l'oreille :

- Le Monsieur de Lamy-Trouvin est à côté.

Faisant mine de soutenir sa cousine qui n'en avait nul besoin, elle la dirigea vers la salle de séjour, où se tenait l'employé des pompes funèbres, raide comme la justice.

Lorsque les deux femmes furent assises sur le canapé, il ouvrit sa sacoche pour en extraire les reproductions de différents cercueils et les tarifs.

L'œil de Stéphanie s'alluma soudain comme si elle était devant le catalogue de La Redoute. Elle désigna une photographie de trois cercueils dans des bois différents :

- Évidemment, l'acajou ça fait plus classe, mais d'un autre côté le chêne clair ça fait plus gai ! Qu'en penses-tu Clara ?

- Dans ce modèle, vous bénéficiez également du prêt des deux candélabres pendant la cérémonie. Le choix du bois n'a que peu d'influence sur le prix. Nous fournissons également les employés pour le transport. A moins que la famille désire s'en charger.

- Allons-y pour le chêne clair, comme dit ma cousine, ça sera effectivement plus gai.

- Excellent choix, s'enthousiasma le croque-mort. En ce qui concerne le corbillard, je vous conseille la classe C, c'est dans la bonne moyenne, ni trop simple, ni trop tape à l'œil si vous me passez l'expression.

- Comme tu me l'avais demandé, intervint à nouveau Stéphanie j'ai transmis l'annonce à Nice-Matin. J'ai fait compléter les noms et les dates par Marie et Adalchise sans attendre, car la date et l'heure ont été fixées par le curé de la paroisse demain à 14 heures. Il faudra passer le voir demain matin pour préparer la cérémonie.

Elle poursuivit en se tournant vers l'homme de l'art :

- Il ne manque que les faire-part. Pour les fleurs, nous avons un cousin fleuriste dans la vieille ville. Il s'en occupera.

L'employé des pompes funèbres sortit un PC portable de son attaché-case. Il écrivit quelques lignes sur un formulaire qui s'imprimait en double exemplaire et présenta ces devis à Clara en lui demandant d'un ton obséquieux de bien vouloir les signer.

- Bien entendu, compte tenu de la fidélité de votre famille à la maison Lamy-Trouvin, nous vous consentons un geste commercial de cinq pour cent.

- D'un autre côté, comme l'église est toute proche et le cimetière juste derrière, vous économisez sur l'essence, sans compter que pour les formalités, votre établissement est situé près de la mairie, ne put s'empêcher de commenter P.H. avec un sourire en coin.

Devant l'air surpris du malheureux jeune homme et le regard noir de Clara, il comprit que sa plaisanterie n'était pas la bienvenue. Il jugea prudent de s'éclipser dans la salle à manger où plusieurs des personnes présentes dans la chambre s'étaient retrouvées pour reprendre quelques forces.

Ginette avait préparé une collation. Il y avait plusieurs plateaux où se trouvaient des morceaux de pissaladière, des beignets de fleurs de courgettes, des petits farcis niçois, des pans-bagnats, des tranches de porchetta⁷, des coupelles de petites olives noires, de la tourte de blette, des tartelettes au citron, et des corbeilles de fruits garnies d'oranges, de mandarines...

⁷ Tranche de porcelet vidé et désossé puis rempli d'une farce et rôti, se mangeant froid.

Sur la table qui servait de bar, se trouvaient à profusion, des sodas, des jus de fruits et des sirops, de l'eau de la source de Sainte Thècle, des bouteilles de vermouth italien, Martini, Cinzano etc...et des bouteilles de vin rosé de Bellet proche de Nice, plongées dans des bassines de glaçons pour les tenir au frais.

- Je vous prépare une gratta queca⁸, proposa Ginette, un verre rempli de glace pillée à la main. Vous préférez menthe ou citron ?

- Citron ! ce sera très bien, merci. C'est un véritable festin que vous avez préparé.

- Ma foi ! ça m'a occupée, et puis Marguerite mettait toujours un point d'honneur à ce que ses hôtes soient bien reçus. Sans compter qu'il va bien falloir tenir une bonne partie de la soirée.

Elle lui tendit ensuite une assiette contenant une part d'omelette froide farcie, et une portion de tian niçois :

- Savourez-moi ça, c'est une omelette de poutines, c'est juste la saison.

P.H. goûta le mélange sous l'œil inquisiteur de la cuisinière.

- C'est très bon, mais je n'arrive pas à identifier la deuxième couche à l'intérieur.

- Ce sont des alevins de sardines ou d'anchois, que l'on pêche dans la baie. Il faut que ce soit vite préparé, car ça ne supporte pas d'attendre⁹

- C'est délicieux ! confirma P.H. sincère.

⁸ Glace pilée parfumée au sirop de menthe, de citron ou d'autres parfums. Elle se trouve facilement sur les plages et dans le vieux Nice. C'est une variante locale de la granita sicilienne.

⁹ Voir : La cuisine du comté de Nice par Jacques Médecin.1972 Julliard

Lorsqu'il eut terminé son assiette, Ginette enchaîna :

- Venez, je vais vous présenter la famille.

Elle le poussa vers le vieux monsieur, en chaise roulante. Celui-ci tendit la main à P.H.

- Un homme qui apprécie la cuisine de Ginette ne peut être vraiment mauvais. Dommage de faire votre connaissance dans de tristes circonstances. Je me présente, Aldo Léonelli, le plus âgé de la famille. Je suis cousin de la pauvre Marguerite : mon père Antoine était le frère de sa mère, Alexandrine.

Il se tourna vers ceux qui l'entouraient :

- Voici mon plus jeune frère, Germain et sa femme Adalchise, ma fille Marie ainsi que mon gendre Nicolas, et son frère Bertrand. Les jeunes gens sont Cécile, ma petite fille cadette et son mari François. Cécile est la sœur de Stéphanie que vous connaissez déjà. Je vous prie de m'excuser de vous accueillir dans ce fauteuil, mais j'ai eu une attaque, il y a une dizaine d'années. Mon côté gauche a mal récupéré et ma voix est restée un peu rauque comme celle de Marlon Brando dans « Le parrain », dit-il en plissant malicieusement les yeux.

Le reste de la famille se mit à rire poliment à la plaisanterie du vieux monsieur, dont le « jeune » frère Germain devait quand même dépasser les soixante-dix ans. Ce dernier était de corpulence moyenne avec une chevelure blanche et frisée encore abondante, et l'air un peu rude. Sa femme Adalchise était d'une laideur repoussante. Quelques rares boucles teintées en brun encadraient un visage aplati, dont la bouche était parsemée de chicots noirâtres.

Pierre-Henri ne put s'empêcher de se souvenir qu'Adalchise était le prénom de la reine des Huns, l'épouse d'Attila.

Le couple s'approcha de lui pour le saluer et Adalchise précisa dans un souffle à l'unisson de son état dentaire :

- Mon mari est chapelier dans la vieille ville, il va prendre sa retraite. A soixante-treize ans il serait temps ! Nous liquidons le stock. Passez donc nous voir il nous reste quelques modèles intéressants.

Au même moment, Clara et Stéphanie entrèrent dans la pièce :

- Vous avez commencé à faire connaissance avec la famille s'exclama Stéphanie. Il manque mon mari Jean-Marie, commissaire de police à Nice et malheureusement de service aujourd'hui. Vous ferez sa connaissance demain car j'ai retenu une salle à « La Truchia »¹⁰ pour demain soir. Le patron est un cousin de mon mari, et un excellent ami de Bertrand, déclara-t-elle avec un regard en coin.

Le dit Bertrand était, un quinquagénaire aux tempes argentées, porteur d'une superbe chevalière en or et aux manières discrètement efféminées, ne laissant guère de doute sur ses préférences amicales. Il dodelinât discrètement de la tête, comme pour acquiescer.

- Tu te souviens bien sûr de Cécile notre cadette et son mari François. Ils tiennent une galerie d'art dans l'ancien magasin de l'oncle Matéo qui nous a quittés il y a bien longtemps. D'ailleurs Bertrand y travaille avec eux. Ce dernier, secoua à nouveau la tête, cette fois en se tournant vers P.H. :

¹⁰ Omelette farcie avec le vert de feuilles de blettes, servie froide.

- Il m'arrive aussi de commettre quelques aquarelles, surtout des paysages régionaux. Mais votre visage m'intéresse car il accroche particulièrement la lumière, si vous voulez bien me laisser prendre quelques photos, je pourrais m'essayer à peindre votre portrait.

- Méfie-toi Clara, ton ami paraît bien au goût de Bertrand, au mien aussi d'ailleurs ! s'exclama Cécile

La plus jeune cousine de Clara avait dans les quarante ans, portait des cheveux blond vénitien coupés courts. Elle mettait ses formes en valeur à l'aide d'un corsage au travers duquel pointait une poitrine provocante et d'une jupe moulante, lui arrivant nettement au-dessus des genoux, peu adaptée aux circonstances du moment.

- Dans ce cas présente-moi donc François, ton mari, pour que nous puissions faire la causette, répliqua Clara.

François prit aussitôt Pierre-Henri par le bras :

- Venez mon cher, éloignons-nous un peu, car il serait mal venu que les deux cousines s'écharpent à côté de la pauvre Marguerite. Allons déguster de ce remarquable vin de Bellet.

A un moment, la cousine Marie intervint :

- Bon, je crois qu'il va falloir nettoyer tout ça avant de partir. Allez les filles ne laissez pas le travail à Ginette qui en a bien assez fait.

Une fois la vaisselle terminée, elle poussa tout le monde dehors.

- Ginette et moi allons rester ici pour veiller ta grand-mère. Clara, vas te reposer à l'hôtel avec Pierre-Henri. Si tu peux nous rejoindre vers huit heures, pour le petit déjeuner, apporte le pain frais. Ensuite il faudra que nous rencontrions le curé de Gairaut.

chapitre 3

Gairaut fin mars 2014

Clara et P.H. se présentèrent à l'heure convenue. Bien entendu, Ginette et Marie avaient préparé un petit déjeuner qui n'attendait que le pain.

- Goutez ma confiture d'oranges amères. J'ai un marchand sur le cours Saleya¹¹, qui me fournit les oranges, insista Ginette.

- Il y a deux choses dont je voulais te parler pendant que nous sommes un peu tranquilles, intervint Marie. Marguerite avait un coffre à la banque pour lequel j'ai une procuration. La clé est dans sa table de nuit. Bien que le directeur ait l'habitude de me voir, il faut y passer avant que le compte soit bloqué car il contient sa bague en diamant et différents papiers. Inutile que le notaire et le fisc s'en mêlent. D'autre part, qu'est-ce qu'on fait d'Hector ?

P.H. qui entendait ce nom pour la première fois, pensa qu'il s'agissait d'un chat ou d'un chien. Clara éclata de rire et s'exclama en regardant son compagnon ébahi :

- Mon Dieu ! j'avais oublié Hector. Tu avais raison l'autre jour, il y a bien un squelette, mais pas dans un placard, il se trouve dans une caisse au grenier. Selon la légende familiale, mon arrière-arrière-grand-

¹¹ Grand Marché du vieux Nice

père, le médecin militaire, l'avait ramené des Indes. Quant à la bague, je crois qu'elle est dans la famille depuis plusieurs générations aussi. Elle doit avoir une certaine valeur, car ma grand-mère ne la sortait du coffre que pour les grandes occasions, comme les anniversaires et les fêtes de Noël. Je propose d'aller avec Marie à la banque, puis nous repassons ici avant d'aller trouver le prêtre.

Une fois Clara et Marie parties, Pierre-Henri se retrouva seule avec Ginette. Celle-ci lui proposa à nouveau du café qu'il accepta. Histoire de meubler la conversation il demanda :

- Il y a longtemps que vous connaissiez Marguerite ?

- Oh Pôvre ! ça fait plus de trente ans que je travaillais chez elle, deux fois par semaine. Elle est venue habiter cette maison à la mort de son mari. Elle avait été achetée par Émile, le médecin militaire, son grand-père, dont on parlait tout à l'heure et sa femme Eugénie dans les années vingt, en vue de leur retraite. Auparavant, il avait travaillé à l'hôpital de Marseille. À ce moment-là, leur fille Élisabeth n'était pas mariée mais avait un fils prénommé Paul, qu'elle avait eu à l'âge de dix-sept ans. Ils habitaient ensemble. Paul a fait une école hôtelière et travaillait dans un grand hôtel de Nice où il a rencontré Alexandrine qu'il a épousée et avec laquelle il a eu une fille : Marguerite. En 1940 l'hôtel a dû fermer. Paul fut mobilisé et il mourut au front pendant la drôle de guerre. Veuve, Alexandrine reprit la gérance d'un hôtel plus modeste dans le centre de la ville, jusqu'à sa mort au début des années cinquante. Ce sont des appartements maintenant. Alexandrine connaissait bien mes parents qui travaillaient avec elle.

Marguerite suivait son mari « Freddy » dans ses mutations. En fait, je crois qu'il était dans les renseignements, mais à l'époque tout cela est resté assez opaque. Toujours est-il, qu'il était en poste à Beyrouth comme conseiller militaire lorsque les parents de Clara se sont tués en montagne. Il est mort à son tour quelque temps après.

J'avais une trentaine d'années lorsque Marguerite est revenue définitivement en France à la mort de son mari. Comme elle n'avait pas de gros problèmes d'argent, elle m'a embauché comme femme de ménage. Petit à petit, elle s'est bâti une vie de veuve d'officier. Fréquentant régulièrement le cercle militaire de Nice où elle jouait au bridge, elle s'était fait trois ou quatre amies que vous verrez probablement aux obsèques. En réalité « Freddy » avait un caractère difficile. Sous le sceau du secret, elle m'a même confié qu'elle avait eu une liaison avec un diplomate étranger pendant qu'ils étaient en poste à l'ambassade de Beyrouth au Liban.

Pierre-Henri se dit que le secret avait bon dos, et se remémora la parole du Général de Gaulle à un de ses ministres « si c'est secret n'en parlez pas ». Malgré tout il ne put s'empêcher de demander si Clara était au courant des fredaines de sa grand-mère.

Ginette qui se rendait compte qu'elle avait peut-être dépassé les limites de la discrétion se mordit les lèvres avant de reprendre :

- Bon, il faut que je débarrasse la table, lisez donc Nice-Matin pendant ce temps.

Il finissait de lire l'éditorial de Philippe Bouvard qui utilisait sa plume caustique pour piquer au vif la politique du gouvernement socialiste, lorsque Clara et Marie arrivèrent. Sitôt leurs manteaux enlevés

Clara sortit de son sac une boîte qu'elle déposa sur la table. Cette boîte s'avéra être un écrin contenant la fameuse bague.

P.H. siffla entre ses dents :

- Fichtre ! Si c'est un diamant, elle vaut une petite fortune.

- Elisabeth, la mère de Paul, l'avait ramené des Indes et l'avait donné à sa belle-fille, laquelle l'a transmise à Marguerite lorsqu'elle s'est mariée avec Freddy. De toute façon, Clara, elle te revient de droit. Je suis certaine que ta grand-mère serait ravie que tu la portes cet après-midi.

Clara hésita :

- Ce n'est pas tellement mon style, tu ne crois pas que ça va jaser dans la famille ?

- Coquin de sort ! Je voudrais bien voir ça, répliqua Marie. Si tu veux connaître sa valeur, il faut la faire expertiser. Bertrand a un ami bijoutier dans le vieux Nice en qui on peut avoir confiance.

- Ca pourra attendre que ma grand-mère soit enterrée.

- Il faut que vous alliez voir ce bon curé, conclut P.H. en refermant le paquet. Ta cousine a raison. Autant que tu portes cette bague au doigt. Sauf amputation imprévue ou en cas de kidnapping, c'est là qu'elle sera le plus en sécurité.

- Sans compter que si j'attends que tu m'en offres une comme ça ! Pendant ce temps va donc faire la connaissance d'Hector au grenier.

- Je vais vous ouvrir la porte, et vous montrer la bonne caisse dans tous ces charafis.¹² Compléta Ginette.

¹² Patois niçois signifiant « vieilleries ». Origine piémontaise

Ceci fait, les trois femmes sortirent de la maison et se dirigèrent à pied vers l'église dont on apercevait le clocher à travers les oliviers.

P.H. se retrouva seul, dans une grande pièce mansardée, remplie de malles, de cartons et de caisses poussiéreuses. Une étiquette était collée sur celle que lui avait désignée Ginette :

Propriété du Médecin Colonel Demengie
Institut de Médecine Tropicale
du Service de Santé des Armées
École du Pharo, Marseille

Le couvercle s'ouvrit sans difficulté. La caisse contenait effectivement des ossements, manifestement humains, attachés ensemble par des morceaux de fil de fer, comme les squelettes qu'on trouve dans les salles d'enseignements d'anatomie de la faculté médecine. P.H. s'aperçut que la tête reposait sur un vieux livre. Il souleva délicatement le crâne, pour extraire le volume. Le mouvement produisit un craquement sinistre qui fit frissonner Pierre-Henri. Dans la semi pénombre, il distingua le titre du bouquin.

A propos d'un essai de traitement d'un cas de peste à Pondichéry en Inde, 1907

Il le mit de côté et referma la caisse. Soucieux de ne pas plus empoussiérer son costume avant l'enterrement, il descendit du grenier en portant le livre avec précaution.

Clara et ses compagnes arrivèrent alors que le « canon », tiré depuis la colline du château, venait de résonner dans tout Nice, comme tous les jours à midi. ¹³

¹³ Cette coutume remonte aux années 1860
Voir le site : www.nissalabella.net/canon.htm

- Voilà qui est réglé ! Marie tenait absolument à choisir les textes, je t'ai désigné pour lire l'évangile.

Devant l'air catastrophé de P.H. elle rectifia :

- Non ! je plaisante, c'est moi qui m'en charge. Il ne nous reste plus qu'à attendre l'arrivée des pompes funèbres.

Ginette, proposa de préparer quelque chose à grignoter, mais tout le monde déclina sa proposition et ils se contentèrent d'une corbeille de mandarines et d'une nouvelle tournée de café.

- C'est bien du Malongo, s'inquiéta Marie? Saviez-vous que c'est une torréfaction Niçoise à l'origine ? demanda-t-elle à P.H.

- What 'else ? répliqua celui-ci.

Le visage de Marie s'éclaircit.

- Ça ne m'avait pas frappé jusque-là, mais je trouve que ton copain a une petite ressemblance avec Georges Clooney !

- C'est vrai qu'il est plutôt Nespresso que Malongo !

Les trois femmes éclatèrent de rire.

Pierre-Henri montra alors le mémoire poussiéreux qu'il avait trouvé dans la caisse qui contenait le squelette.

Qu'est-ce que c'est encore que ce truc dégoûtant ?

- Je pense que c'est le testament d'Hector, si l'on peut dire. Il était déposé à côté de lui dans son sarcophage. Tu ne le savais pas ?

- Non, je suis simplement montée deux ou trois fois avec mes cousines, Marguerite nous l'interdisait, on n'osait pas y toucher. Et toi Ginette ?

- Dieu me garde ! je ne l'ai vu qu'une fois, j'ai fait des cauchemars pendant un mois. Il avait été

entreposé là, quand le médecin militaire avait pris sa retraite, il y a presque un siècle maintenant.

- En tout cas, nous avons de la lecture pour un certain temps. Quant au squelette, que faut-il en faire ? Avant de repartir, j'appellerai un ami médecin pour savoir ce qu'il en pense.

Il fut interrompu dans ses réflexions par la cloche du portail. C'était les pompes funèbres accompagnées d'un employé municipal. Ils portaient le cercueil. Pendant la mise en bière, les trois femmes pleuraient à chaudes de larmes.

Une fois les formalités de fermeture terminées, le cercueil fut hissé dans le corbillard. Clara et ses compagnons se rendirent à nouveau à pied, jusqu'au parvis de l'église où attendaient la famille et les amis de Marguerite.

Alors que le cercueil était sorti du corbillard, le prêtre apparut sur le seuil. A la surprise de l'assemblée, ce n'était pas le curé de la paroisse, mais un diacre d'origine africaine. Pendant que celui-ci psalmodiait la bénédiction en secouant un encensoir, le cortège pénétrait dans l'édifice religieux. P.H. chuchota à l'oreille de Clara :

- Quand ta grand-mère est née c'était des missionnaires blancs qui évangélisaient l'Afrique noire. Juste retour des choses, à sa mort, c'est tout le contraire. Aie !

Clara venait de lui décocher un coup de pied dans le tibia.

Il jugea prudent de se tenir coi, jusqu'à la fin de la cérémonie qui se déroula sans autres incidents notables.

L'inhumation eut lieu dans le petit cimetière voisin où reposait déjà Freddy. Clara assistée de ses cousins, Aldo et Germain, dû subir la coutume des

serrements de mains. Parmi tous les visages inconnus, une dame âgée vêtue d'un manteau Max Mara et d'un foulard Hermès, s'arrêta un instant.

- Je suis Louise, une vieille amie de votre grand-mère. Nous nous sommes connues au Liban. Mon mari était capitaine et votre grand-père commandant. Ils étaient chargés de mission à l'ambassade de Beyrouth où ils ont trouvé la mort ensemble lors d'une explosion de mine,

Marguerite est partie vivre à Nice et moi dans la région parisienne où j'ai ma famille. Au fil des années, nous nous sommes revues une ou deux fois par an. Elle m'a fait certaines confidences et m'a remis un paquet de lettres dont je ne sais pas trop quoi faire. J'aurais souhaité vous les remettre, mais je repars dès demain matin en avion.

Clara désarçonnée répondit :

- Vous avez fait l'aller-retour spécialement pour les obsèques de ma grand-mère ?

- Ginette m'a prévenu. C'est le moins que je pouvais faire pour une vieille amie.

- Nous pourrions nous voir quelque part à la fin de la cérémonie, et je vous raccompagnerai à votre hôtel, car ce soir nous sommes pris par la famille.

Une fois, ces obligations terminées, Clara présenta sommairement Louise à P.H.

- Je loge au Cercle militaire. Permettez-moi de vous inviter à y prendre un rafraîchissement.

Le trio se dirigea donc vers la Scénic de P.H. Clara prit à nouveau le volant et la vieille dame s'installa sur la banquette arrière.

Vous avez vécu longtemps au Liban ? S'enquit P.H.

Vu l'instabilité de ce pays, ce ne devait pas être une sinécure.

Pendant qu'ils traversaient la ville en direction du bord de mer, Louise raconta les circonstances dans lesquelles elle avait connu Marguerite.

- Au début des années soixante-dix, mon époux travaillait plus particulièrement au service de renseignements, et le mari de Marguerite s'occupait du service de sécurité intérieure de l'ambassade de France à Beyrouth.

Ils avaient été désignés à ces postes alors que Georges Pompidou venait de charger Alexandre de Marenches¹⁴ de réorganiser les services de contre-espionnage français en créant le SDECE.

A cette époque, les milices palestiniennes s'étaient repliées au Liban après les massacres connues sous le nom de « septembre noir »¹⁵, effectués par les jordaniens contre les camps palestiniens. Cette arrivée en masse dans ce qui était alors la Suisse du Moyen Orient, rendit le pays déjà rongé par la corruption, politiquement fragile.

Pendant les deux ans qui suivirent, Freddy et mon mari furent constamment sur les dents.

En ces temps où la situation dans le pays devenait de plus en plus instable et allait aboutir à une terrible guerre civile, le personnel diplomatique et les femmes d'officiers français étaient plus ou moins confinés à la « Résidence des Pins »¹⁶, siège de l'ambassade depuis l'indépendance du Liban en 1920. Le contraste entre la vie à l'intérieur de l'ambassade et le reste du pays était saisissant. On

¹⁴ Il fut surnommé Porthos à cause de sa corpulence ou encore « le Patricien » par ses hommes. Refusant de servir le gouvernement de François Mitterrand, il quitte ses fonctions le 12 juin 1981

¹⁵ Septembre noir est un conflit entre le royaume du roi Hussein de Jordanie et l'O.L.P. en septembre 1970

¹⁶ Voir Wikipédia

aurait presque pu le comparer à la situation au château de Versailles que Saint Simon appelait « ce pays-ci » dans ses mémoires, en comparaison de la vie quotidienne à Paris sous Louis XV qu'il appelait « ce pays-là ».

Nous occupions notre temps entre le bridge, les émissions de Radio-France, celles de la télévision libanaise en français, quelques bonnes œuvres et les différentes réceptions de l'Ambassadeur.

C'est à l'occasion de l'une d'elle que Marguerite fit la connaissance d'un attaché culturel italien. Comme elle parlait couramment cette langue et que ce personnage ne manquait pas de charme, ce qui devait arriver.... arriva ! J'avais plusieurs fois mis mon amie en garde sur la réputation discutable de ce Don Juan. Mais elle n'en avait cure. Je dois avouer que j'ai servi d'entremetteuse dans leur échange de courrier jusqu'à ce que les lettres destinées au diplomate me soient retournées avec « adresse inconnue ».

Fin 1972, le premier ministre jordanien qui avait ordonné la répression de « septembre noir » était assassiné au Caire. En septembre de la même année, avait lieu la prise d'otages des jeux olympiques de Munich. Les Israéliens répliquèrent par des raids contre les camps palestiniens à la frontière libanaise. Deux ans plus tard l'ambassade de France était occupée par les milices palestiniennes.

Entre temps, Freddy et mon mari côtoyèrent pendant quelques mois un chef de mission du SDECE, que tout le monde appelait « le Colonel », barbouze s'il en fut. Il venait d'être impliqué dans l'échec d'un coup d'état en Guinée.

Cette même année 1972, vos parents disparurent dans un accident. Un an plus tard, Freddy et mon mari effectuaient une mission vers la plaine de La Bekaa pour se renseigner sur les activités des fedayins palestiniens utilisant cette zone comme base pour attaquer Israël. Ils furent tués par l'explosion d'une mine. Ce nouveau drame nous anéantit toutes les deux. Nous ne pouvions plus imaginer de vivre seules au Liban. Marguerite décida de rapatrier la dépouille de son mari en métropole, tandis que j'ai choisi de laisser reposer le mien sur le sol libanais et de rentrer à Paris où j'ai ma famille proche.

« Le Colonel » venait d'être nommé chef de service des renseignements à Nice. Il assista discrètement aux obsèques de votre grand-père. Il mourut assassiné sur la Côte d'Azur dix ans plus tard dans des circonstances mal élucidées. Je ne sais pas si « le Colonel » a eu des contacts avec votre grand-mère dans l'intervalle.

Devant le récit de ces hécatombes, Clara prit un air atterré et se raidit dans son fauteuil.

Le Cercle militaire se trouvait dans une magnifique résidence du dix-huitième siècle, avec des jardins donnant sur la Promenade des Anglais. C'est d'ailleurs une britannique, Lady Penelope Rivers, veuve d'un lord d'Angleterre qui fit construire le palais en 1781. Il lui fut confisqué à la révolution. Par la suite, il devint la propriété de riches banquiers niçois, et finalement fit l'objet d'une donation au ministère de la guerre par sa dernière propriétaire.

Clara gara sa voiture dans le parking prévu, et pendant qu'ils pénétraient dans le hall du cercle, elle jeta un regard significatif à Pierre-Henri. Il se garda

de toutes réflexions sur le patrimoine de l'armée française.

Ils s'installèrent à une table du Mess. P.H. commanda un Perrier, et Louise et Clara un thé de Chine fumé.

- Quand j'ai revu Marguerite plus tard, elle a voulu me confier les lettres qu'elle avait reçues de son amant après sa mutation à Malte. Malgré toutes ses déclarations selon lesquelles elle avait tiré un trait sur cette aventure, elle n'avait pas eu le courage de les détruire. Comme je la sentais encore bouleversée, je n'ai pas cru devoir refuser. Cela parut la soulager et nous n'avons plus jamais évoqué ce sujet délicat. Maintenant que Marguerite a disparu, je pense que ces lettres vous reviennent de droit. Je ne suis pas permis de les lire, bien entendu. Vous en ferez ce que vous croyez bon.

Elle sortit de son sac Vuitton, manifestement authentique, un paquet d'enveloppes maintenues par un large ruban, qu'elle poussa vers Clara.

Troublée, cette dernière glissa les lettres dans son propre sac d'une marque plus banale, remercia Louise et lui proposa de participer au dîner prévu avec la famille. La vieille dame remercia, mais refusa, car elle avait besoin de se reposer un peu. Elle devait se lever tôt le lendemain pour prendre son avion.

Les deux femmes échangèrent leurs adresses :

- J'espère que la prochaine fois que nous nous reverrons, ça ne sera pas pour mon enterrement, conclut Louise avec un pâle sourire, au moment où le couple s'apprêtait à la quitter.

Cette fois, ce fut Pierre-Henri qui prit le volant.

- Si j'avais pu me douter que ma grand-mère avait fait des galipettes dans les bras d'un beau latino...!

Heureusement que tout cela, c'est passé après la naissance de mon père sinon...bonjour le doute ! maugréa Clara.

- Ma foi ! elle a peut-être bien fait après tout. En tout cas cette période a été pour elle une annus horribilis. En l'espace de quelques mois, elle a perdu brutalement son fils, sa belle-fille et son mari.

Clara feuilleta deux ou trois lettres du paquet.

- eh bien, justement, leurs échanges épistolaires sont écrits en italien. Je demanderai à Tantine qui parle parfaitement la langue de Berlusconi, de les traduire.

Pierre-Henri acquiesça :

- Est-ce que tu tiens à repasser à l'hôtel avant de rejoindre le restaurant ?

- Bof ! nous n'allons pas à une réception de l'ambassadeur du Liban. Sans mon manteau, Ma robe est suffisamment provocante pour faire jaser mes cousines, et si tu enlèves ta cravate tu as tout du vieux beau sur le retour. Allons plutôt directement à la galerie de Cécile et François.

Clara appela Cécile pour lui proposer de se retrouver à leur galerie d'art située sur la A Rossetti où se trouvait la cathédrale Sainte Réparate, le restaurant étant à deux pas de là. Suivant les indications du GPS, P.H. longea la Promenade des Anglais jusqu'au monument du centenaire du rattachement de Nice et de la Savoie à La France, devant le jardin Albert 1er de Belgique, et bifurqua sur la gauche. Ils passèrent devant le postérieur de la statue d'Apollon, sur la place Masséna, pour s'enfiler dans la rue Alexandre Mari et P.H. pour se garer dans un parking à côté de la mairie. Ils sortirent juste en face du magasin des pompes funèbres Lamy-Trouvin.

chapitre 4

Nice fin mars 2014

Cinq minutes plus tard, Cécile, son époux François, et Bertrand leur faisaient les honneurs de leur galerie. La plupart des tableaux attiraient surtout une clientèle du nord de l'Europe, anglais, hollandais, allemands ou belges. Sur un des pans de mur, trois œuvres de Bertrand étaient mises en valeur, représentant différents couchers de soleil sur la Baie des Anges, caractéristiques de ce qu'il est convenu d'appeler « l'école des Ponchettes ». Celle-ci, comme les fromages d'appellation régionale et les vins de pays, était plutôt destinée à être consommée sur place qu'à emporter, se dit P.H. Dieu merci, Bertrand ne réitéra pas sa proposition de faire son portrait.

Avant de retrouver le reste de la famille au restaurant où le rendez-vous avait été fixé vers vingt heures, ils décidèrent de prendre l'apéritif chez un glacier renommé sur la place.

Bertrand, qui était féru d'histoire locale, expliqua que les statues sur la façade de la cathédrale, étaient celles de Saint Siagre et de Saint Bassus, premiers évêques de Nice.

L'heure avançant, ils rejoignirent le restaurant où le reste de la famille les attendait. Clara se retrouva entre Jean-Marie le mari de Stéphanie, et François le mari de Cécile. Pierre-Henri était placé de l'autre

côté de la table entre les deux cousines, lui permettant d'avoir une vue vertigineuse sur leurs décolletés généreux, plus impressionnante que celle de saint Siagre et saint Bassus.

Lorsque les antipasti furent servis, Aldo leva son verre de Chianti, et prit la parole en tant que doyen, pour un bref toast à la mémoire de Marguerite.

Le patron servit à chacun une part de daube niçoise, accompagnée de gnocchis à la pomme de terre.

Tout en mangeant, les uns et les autres égrainaient quelques souvenirs.

P.H. se tourna vers Germain :

- Ca a dû être très dur pour Marguerite, lorsqu'elle est revenue à Nice. Perdre son fils et son mari dans la même année....

Germain secoua la tête :

- Bien évidemment. Elle avait un fort caractère. Elle avait secondé son mari dans ses activités de renseignement, je crois même, qu'elle les a poursuivies pendant un certain temps. En tout cas je sais que, sous couvert de ses bridges au cercle militaire, elle rencontrait régulièrement celui qu'elle appelait « le Colonel », le chef de service de Freddy, son mari, à Beyrouth, avant d'être nommé sur la côte. Il était plus spécialement chargé de la surveillance des ressortissants des pays sensibles qui sont légions entre Saint-Tropez et Menton. On parle encore du Colonel, à la P.J. bien qu'il soit mort depuis 30 ans. Officiellement, il se serait suicidé, mais des collègues ayant suivi l'affaire à l'époque sont pratiquement tous convaincus qu'il a été exécuté.

Aldo prit alors la parole :

- Marguerite avait des contacts avec beaucoup de Libanais qu'elle avait connus à Beyrouth, et ayant quitté leur pays au moment de la guerre civile. D'autre part, elle m'avait plusieurs fois interrogé sur certaines personnalités italiennes, car j'occupais alors des fonctions au consulat et d'une association des « Amis de Garibaldi ».

Cécile émit un rire de gorge, qui menaçait un instant l'échancrure de son corsage et remarqua :

- Je n'imagine guère tante Marguerite, en Mata Hari. Oh ! Je vois que tu as trouvé sa fameuse bague en diamant !

- Je lui ai conseillé de la mettre pour ne pas la perdre, rétorqua Marie d'un ton qui se voulait sans réplique. La mère de Marguerite, Alexandrine, que j'ai bien connue sur ses vieux jours, nous avait expliqué qu'elle la tenait de son mari, Paul, le petit fils d'Émile, le médecin militaire.

- Et Hector ? poursuivit Pierre-Henri.

Cécile fit entendre à nouveau son rire de gorge. Le corsage résistait toujours avec peine.

- Oh mon Dieu, vous avez rencontré Hector ?

- Rencontrer c'est un bien grand mot, vu son état actuel.

Aldo reprit la parole :

- Au moment où Elisabeth et sa mère venaient de repartir pour la France, une poussée de peste, endémique à cette époque aux Indes, eut lieu dans la région de Pondichéry. Émile prolongea son séjour seul dans la région et travailla à la recherche d'un sérum basé sur les travaux de Paul Simond, un émule de Pasteur. Quand Simond fut nommé à l'institut de médecine tropicale du service de santé des armées à Marseille, Émile le rejoignit un peu plus tard. Lorsque il prit sa retraite à Nice, il emmena pas

mal de documents médicaux, et tout un bazar de matériel médical, parmi lesquels se trouvait Hector. Tout ceci fut entreposé dans le grenier de la maison et personne n'a osé y toucher depuis la mort d'Émile.

- Il me vient une idée intervint Bertrand. Est-ce que tout ce bazar comme tu dis ne pourrait pas faire l'objet d'une exposition à la galerie ? Ça changerait un peu.

- Voilà qui n'est pas une mauvaise idée ! répondit Clara. Personnellement, je suis prise par mon travail, mais je suis sûre que P.H. se fera un plaisir de travailler avec vous et en même temps vous pourrez lui peindre le portrait comme vous le désiriez.

Cécile éclata encore de rire. Cette fois-ci le dernier bouton fermé de son corsage lâcha prise.

P.H. impassible ne récusait pas l'idée.

- Ma foi ! Un petit séjour par ici me dégourdira un peu la tête et les jambes, en attendant que tu sois en vacances. D'autant qu'il y a dans cette région des paysages qui gagnent à être connus, dit-il d'un ton narquois en fixant le décolleté de Cécile. Aie !

Clara venait de lui décrocher un nouveau coup de pied sous la table.

Le repas se poursuivit ensuite sur diverses anecdotes de jeunesse ponctuées par des fous rires grivois des cousines, et sur des souvenirs de famille arrosés de quelques verres de grappa chez les hommes.

Peu avant minuit, Clara et Pierre-Henri prirent congé. Clara s'entendit avec Ginette pour qu'elle vienne aérer la maison et relever le courrier une fois par semaine. Clara conduisait à nouveau, car les vapeurs d'alcool avaient eu raison de P.H. Avant de s'endormir, celle-ci conclut :

- C'est une bonne idée, que tu viennes passer une quinzaine de jours ici pour nettoyer la maison, avant les vacances où je te rejoindrai avec Justin. Je ne m'inquiète pas de l'attrait de la poitrine généreuse de Cécile, car outre qu'elle soit chasse gardée de son mari, elle a pris un tafanari comme la porte d'Aix¹⁷. A ta place je me méfierais plutôt de l'intérêt du cousin Bertrand à ton égard.

- Ne crains rien, je suis hétérosexuel depuis ma naissance, et ce n'est pas à 65 ans que je vais changer. Encore que je trouve le mari de Cécile très mignon... grommela P.H. en somnolant.

Le lendemain matin, un rapide petit-déjeuner avalé, ils prirent le chemin du retour, Clara toujours au volant.

¹⁷ Tafanari « fesses, cul spécialement de Fanny à la pétanque»

Expression marseillaise ayant migrée jusqu'à Nice
La porte d'Aix à Marseille est un arc de triomphe particulièrement imposant

A suivre...